VARIÉTÉS.

Extrait d'un Journal.

Et le profond génie de la contre-révolution a dit : Puisque, malgré deux années d'anarchie, nous n'avons pu empêcher le gouvernement républicain de s'établir, nous ne négligerons rien pour le renverser.

Tout en protestant qu'il n'y a pas de royalistes, nous prêcherons le royalisme le plus effronté. Nous nous indignerons que sur les débris de la royauté, tout-à-l'heure détruite, on ose prêter le serment de haine à la royauté. Nous dirons que celui qui voulut sauver la royauté, avant et après le 10 août, mérita bien de la patrie. Nous comparerons cette journée du 10 août avec le 2 septembre. Nous dirons que cette assemblée qui fonda la République, n'était composée que de brigands ; que ceux qui ont jugé *l'infortuné monarque*, méritent mille morts : et nous ajouterons par calembourg, que *les Français vont renverser la République ;* et nous dirons de ses cinq premiers magistrats : *leurs lèvres rouges encore du sang qu'ils auront bu.*

Nous tâcherons de rendre le nom de république ridicule, le titre de patriote haïssable ; nous appellerons *infâmes* les lois qui contrarieront nos desseins. Quand la majorité des législateurs ne votera pas selon nos plans, nous la qualifierons de *montagnarde ;* nous répéterons chaque jour qu'il faut qu'incessamment *les tyrans soient abattus.*

L'infame agiotage qui tuera leur papier-monnaie, nous l'appellerons l'opinion publique, et nous affirmerons que ce n'est pas l'agiotage qui affame leurs rentiers. Ceux de leurs ministres que nous ne pourrons pas influencer, nous les chargerons de nos injures : nous dirons qu'ils ont aux relations un imbécille, à la marine un orléaniste, à la justice un égorgeur.

Nous jetterons au milieu de la police une police qui sera la nôtre ; nous pousserons dans nos intrigues ses agens subalternes, et nous bercerons de nos fables ses premiers agens continuellement trompés.

M L W 17863

Nous affecterons de rappeler dans l'intérieur toutes les habitudes, toutes les formes, toutes les institutions monarchiques ; nous rappellerons tous les haineux souvenirs ; nous exciterons toutes les vengeances ; sur-tout nous tâcherons de rallumer les guerres de religion ; nous provoquerons le zèle des prêtres, des prêtres romains, des prêtres fanatiques, des prêtres incendiaires ; et dans nos correspondances secrettes nous ne craindrons pas d'avancer que nous pouvons compter sur Benezech, de qui nous oserons dire qu'il nous est entièrement dévoué.

Sur-tout nous ne cesserons d'appeler sur les actes du Corps législatif en général, et sur presque tous ses membres en particulier, l'horreur et le mépris.

Mais leurs armées encore furent jusqu'à présent, pour *leur République*, d'invincibles remparts ; c'est-là qu'il faut s'efforcer de porter l'inquiétude, le désordre, la désorganisation.

Pour tâcher de décourager leurs soldats, nous extrairons des papiers étrangers les rapports qui ne parleront que des succès de l'Autriche, et des revers des républicains. Si leur gouvernement proclame des victoires, nous protesterons que ce sont des impostures grossières, ou de légers avantages à dessein exagérées.

Et nous réveillerons le fanatisme nobiliaire ; et nous parlerons et nous écrirons sans cesse en faveur des premiers nobles contre-révolutionnaires que nous appellerons les *bannis* ; et nous imprimerons qu'il n'y a pas plus de 5000 émigrés ; et ceux que nous jugerons de bon choix, nous leur ordonnerons de rentrer ; et ils trouveront des certificats de résidence, et nous les ferons rayer ; et ceux qui, étant trop connus, ne pourront être si tôt rayés, se promèneront librement dans les places publiques, parce que nous aurons mis sur les yeux de la police, une si épaisse cataracte que, dans l'armée de Condé même, elle ne trouverait pas un émigré. Et l'audace de ceux-ci, qui dans l'intérieur travailleront *à user la révolution et à se jetter aux élections prochaines dans les autorités constituées*, leur audace, leurs succès étonneront, au sein des armées républicaines, les plus braves ; et les soldats se diront : est-ce pour retomber sous le joug odieux des nobles, que depuis quatre ans, nous les avons combattus ? Et lorsqu'il s'agira d'obtenir la récompense à nos travaux promise, est-ce à l'émigré même rentré dans ses biens,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

quoique vaincu par nos armes, que nous irons la demander ? Et près des soldats inquiets, il y aura quelque nouvel employé, quelque agent de bon choix, quelque *honnête* ennemi de *l'infâme* loi du 3 brumaire, qui se hâtera de répondre : il est certain qu'on ne protège pas assez *les honnêtes gens*, et voyez ce qu'on gagne à servir la République.

Et nous aurons, dans la République, beaucoup d'autres *honnêtes gens* qui imprimeront que les *bannis* sont injustement dépouillés, et que les acquéreurs des domaines nationaux sont des voleurs ; et ces *honnêtes gens* paraîtront protégés : et les acquéreurs des domaines concevront des alarmes, et de nouveaux acquéreurs hésiteront à se présenter. Et les effets publics tomberont dans le discrédit. Et la pénurie du trésor s'accroîtra. Et le gouvernement ne pourra plus subvenir aussi exactement à toutes les dépenses. Et les usuriers se présenteront. Et les faiseurs de projets viendront en foule. Et si, dans ces circonstances difficiles, les divers approvisionnemens de l'armée ne se font pas aussi promptement, si le service éprouve le moindre retard, il se trouvera aussi quelques honnêtes gens pour crier aux soldats qu'il n'y a pas de ressources ; que la disette est absolue, et n'aura point de terme. Et ils ajouteront : Dans vos foyers, vous auriez des habits et du pain ; ici vous manquez de tout : voilà ce qu'on gagne à servir la République.

Et nous reporterons dans les cœurs faibles toutes les terreurs du dieu cruel que les prêtres romains ont imaginées. Et en sortant de l'église, une pauvre vieille, toute tremblante, écrira, sous la dictée de son confesseur, à ses quatre enfans grenadiers : Revenez, revenez vîte, je ne puis plus me passer de vous. Voulez-vous donc que le mauvais esprit s'empare du bien de nos pères, et que nos champs ne produisent plus ? Voulez-vous donc que je périsse au désespoir ? Quittez vos drapeaux, vous n'avez que trop long-tems servi leur République.

Et nous retiendrons les réquisitionnaires. Et la plupart ne rejoindront pas, et ils écriront à ceux qui auront rejoint : Faites comme nous, laissez le drapeau ; on ne peut plus servir cette République.

Et si, en de telles conjectures, quelques patriotes généreux jettent des cris d'alarmes, nous leur dirons : Malheureux, c'est vous qui troublez tout par vos plaintes. Et nous imiterons cet assassin qui, redoublant ses coups

sur une victime gémissante, lui disait : traître, je t'achève, parce que tu cries.

Et lorsque nous aurons ainsi préparé toutes les voies, nous imprimerons que la révolution est finie ; nous dirons que cette guerre, qui fait horreur, n'a plus d'objet ; et nous annoncerons le grand ambassadeur qui vient apporter la *paix*.

Et nous circonviendrons un législateur à bonnes intentions, mais de la simplicité duquel nous obtiendrons qu'il vienne jusqu'au sein du Corps législatif, faire inconstitutionnellement des motions de *paix*.

Et l'ambassadeur viendra sans pouvoirs : et il voudra traiter pour toute l'Europe, qui ne l'aura pas chargé. Et il leur conseillera de tout rendre ; et il leur dira que lui consent à tout garder. Et enfin il déclarera qu'il faut que l'indivisible République soit divisée, et qu'à ce prix les vaincus voudront bien recevoir des vainqueurs la *paix*.

Et sur ces entrefaites, nous dirons aux soldats : Que faites-vous encore dans les camps ? Revenez : la guerre est finie ; l'ambassadeur veut bien dicter les conditions de la paix. Il est impossible que nous n'ayons pas la *paix*.

Et nous crierons au gouvernement : Point de chicanes avec un ambassadeur si loyal : qu'est-ce, après tout, que cette Belgique ? Qu'est-ce que cette Convention ? La dernière constitution, qu'est-ce ? Qu'importe le prix du sang d'un million de soldats ? Rendez, partagez, divisez. *Point de scrupules constitutionnels*, que rien ne vous arrête. Nous voulons que toutes les conditions vous semblent bonnes, et que la plus perfide comme la plus dangereuse des trêves, soit consentie par vous et s'appelle la paix.

Et nous crierons tous les jours, et nous crierons tous ensemble, et nous crierons sans relâche : l'Angleterre veut la paix, l'Autriche veut la paix, l'Europe veut la paix, la nation française veut la paix, les armées veulent la paix ; comment ce Directoire pourrait-il ne pas signer la paix ?

Et s'il ose rejetter un traité d'esclavage et d'opprobre, nous crierons qu'il a trahi la nation et les armées *qui sont lasses de la guerre*. Nous crierons aux soldats : Pour qui, désormais, versez-vous tant de sang ? Vous ne vous battez que pour les caprices de quelques hommes à l'ambition desquels il convient que la guerre soit éternisée.

Et par tant de moyens réunis nous jetterons, sans doute,

au milieu de ces armées si redoutables, l'inquiétude, le découragement, les mécontentemens, l'indiscipline et les désertions.

Ainsi avait parlé l'affreux génie de la contre-révolution ; mais c'est à la voix de l'immortel génie de la République que les défenseurs de la patrie sont accoutumés, et celle-là ne cesse de répéter :

Soldats, méprisez les vaines manœuvres des émigrés et des prêtres, et de leurs libellistes, et de leurs protecteurs. Plus d'une fois déjà, dans l'intérieur, ils parurent s'avancer : leurs apparens succès n'ont duré qu'un moment. Trop d'intérêts s'opposent au retour de leur domination détestable : ils peuvent tromper quelques imbécilles, quelques traîtres peuvent les servir ; il est possible qu'avec plus ou moins d'adresse, ils dissimulent plus ou moins long-tems leurs prétentions à l'antique tyrannie ; mais le jour où ils oseront essayer de s'en ressaisir, le peuple français, le grand peuple, le peuple vainqueur de tous, se relevera plus invincible. Grace à leur insolence, et grace aussi à vos exploits, cette grande querelle intérieure est à jamais terminée. C'est pour jamais que les ordres ont disparu. Cent mille nobles, deux cents mille prêtres redemandent envain le tiers-état de France. Vingt-cinq millions de citoyens ne consentiront pas à redevenir les *bourgeois*, les *vassaux*, les *vilains* d'une poignée de brigands ; devant l'univers et pour l'intérêt du genre humain, le procès est jugé.

Vous, braves soldats, portez toute votre attention sur l'ennemi du dehors ; portez tous vos regards sur l'étranger, aux armes duquel vos oppresseurs n'ont pas rougi d'unir leurs armes impies : une paix trompeuse et funeste vous était offerte ; c'eût été en la signant que le gouvernement eût trahi votre gloire, et se fût joué de votre sang répandu. C'est aussi par respect pour vous qu'il ne pouvait ni démembrer, ni déshonorer cette république pour laquelle vous n'avez pas inutilement vaincu. La paix ! vous l'obtiendrez, sans doute ; mais par des triomphes nouveaux, et à cette condition première que votre patrie en dictera les conditions.

Sans doute vous souffrez ! sans doute on ne trouve pas toujours assez vîte pour vos besoins renaissans tous les secours qu'on désire de vous prodiguer ; mais ce n'est pas seulement à la gloire conquise sur un champ de

bataille que vous êtes appelés ; les obstacles de toute espèce, vous êtes faits pour les surmonter.

C'est au milieu de tous les besoins, c'est quelquefois dans un dénuement absolu que les appuis des peuples ont conquis la liberté sur les cadavres des riches satellites des rois. Voyez le Batave qu'ils appelaient *gueux*, et l'Américain qu'ils avaient appauvri, et le *Noir* devenu libre, et le *Défender* qui le va devenir ; ou plutôt ne où trouverai-je des exemples plus grands que ceux que voyez que vous. Quand il faut citer des vertus magnanimes, vous avez donnés ? Dignes soldats, la République venait d'être proclamée, vous étiez dans cette Champagne 35,000, à peine vêtus, mal armés ; vous avez repoussé plus de 100,000 ennemis, brillante élite de la troupe des rois ! A peine vêtus encore et mal armés, vous avez six mois défendu Mayence, en moins de tems délivré Valenciennes, envahi la Belgique, et tout chassé devant vous !

C'est par votre impassibilité dans les privations de tous genres, que pendant tout un rude hiver vous avez fait trembler Mayence, et que vous avez vu les remparts de Luxembourg, *l'inexpugnable*, tomber devant vous. Nuds pieds, vous avez foulé les glaces de la Hollande, qui vous proclame ses libérateurs : nuds pieds, sans habits et souvent sans provisions, vous avez, au Midi, sauvé nos frontières ; et long-tems ce fut seulement sous les coups de vos *piques* agrestes que l'Espagnol vit succomber son opulence et sa fierté. Enfin, dans le dernier hiver, ce fut en se soutenant d'une soupe grossière, faite d'un pain noir et trempé d'une huile épaisse, que les plus généreux guerriers se préparèrent à cette campagne d'Italie, dont les prodiges viennent d'étonner l'Univers.

O dignes soldats, au milieu de vos souffrances, que la seule histoire des vertus, qui déjà vous les fit supporter, vous soutienne. Dans les derniers efforts qu'il faut faire, le patrie ne vous demande que d'être encore dignes de vous. L'opiniâtre iniquité des rois oblige les hommes libres à une 6^e^. campagne. Jurez qu'elle sera la dernière. Plus serrés que jamais autour de vos drapeaux presque en pièces, jurez la patience, la longanimité, la joie même dans les plus pénibles épreuves ; jurez la victoire, et précipitez-vous sur l'ennemi.

Nous, dans les combats de l'intérieur, nous nous fortifierons de vos exemples, et nous nous efforcerons d'imiter vos vertus.

De l'Imprimerie de Gratiot et Compagnie, éditeurs, cul-de-sac Pecquay, rue des Blancs-Manteaux.